

---

# LeVerbe

---

REPORTAGE

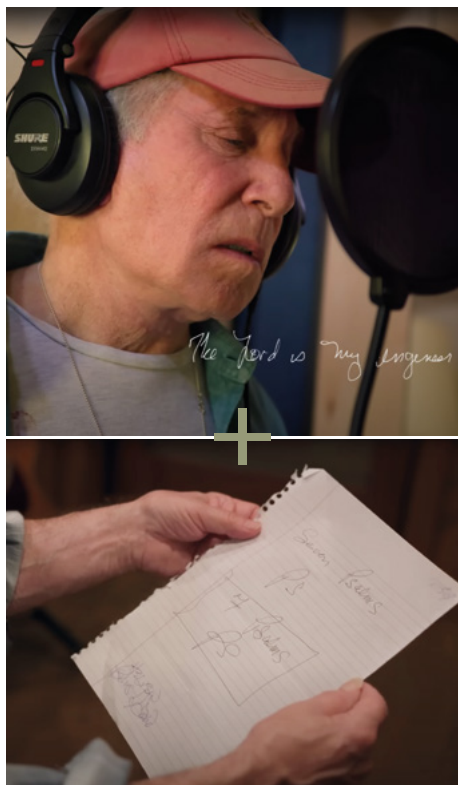
La clinique  
des sans-papiers

TÉMOIGNAGE

Sœur Marguerite  
L'aumônière des détenues

La plus grande soif de

**DAVID GOUDREAU**



## Paul Simon, folk et mystique

À 81 ans, Paul Simon a sorti cette année son 15<sup>e</sup> album solo: *Seven Psalms*. Le célèbre chansonnier de Simon & Garfunkel (*The Sound of Silence*, *Mrs. Robinson*) nous offre une création inspirée du livre des psaumes.

Sa composition d'une durée de 33 minutes est conçue pour être écoutée tout d'un trait, comme une seule pièce divisée en sept mouvements.

Avec une collaboration du groupe vocal Voces8 et de sa femme Edie Brickell, cet album offert gratuitement sur YouTube se présente comme le chant du cygne d'un des plus grands artistes de sa génération.

+ [youtube.com/@officialpaulsimon](https://youtube.com/@officialpaulsimon)

## Logements innovants pour aînés

Plutôt que de fermer leur couvent et leur monastère, deux communautés religieuses de Joliette ont décidé d'ouvrir un complexe novateur d'habitation pour aînés en convertissant la vocation de leurs bâtiments. Les sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie et les moniales bénédictines ont ainsi réinventé le concept même de logement pour personnes âgées.

Les 102 logements ouverts en avril dernier sont partagés par des sœurs et des laïques, dont une majorité est réservée pour des personnes à revenu modeste. Tous s'engagent à dîner ensemble chaque jour et à donner 90 minutes de bénévolat par semaine, afin de créer une véritable communauté de vie. Certains résidents donnent des cours, d'autres organisent des activités ou encore aident les personnes en fauteuil roulant à aller se balader dans le vaste terrain

des moniales, qui a été transfiguré en grand parc public. On y trouve même un CPE de 70 places, ce qui en fait un lieu de vie intergénérationnel.

Un projet gagnant-gagnant pour les citoyens et les religieuses et qui répond à la crise du logement et brise l'isolement. Comme quoi les religieuses du Québec sont encore à l'avant-garde de l'innovation sociale!



## Des chartreuses écologiques

Qui ne connaît pas la chartreuse, cette liqueur verte aux 130 herbes médicinales inventée il y a 400 ans par des moines français?

Le précieux liquide, dont la recette n'est connue que par trois moines, constitue la principale source de revenus des pères chartreux: plus d'un million de bouteilles se retrouvent sur les marchés chaque année! Malgré cela, dom Dysmas de Lassus – le 74<sup>e</sup> successeur de saint Bruno – est d'avis que la crise écologique que nous traversons commande une nouvelle stratégie pour cet élixir de vie. À l'avenir, la production sera limitée, car: «La croissance infinie n'est plus possible», a-t-il déclaré aux administrateurs de Chartreuse diffusion, qui commercialise leur produit.

Moins de flacons donc, et aussi moins d'émission de carbone dans leur transport. Par exemple, d'ici 2025, l'objectif est d'envoyer l'ensemble de leurs bouteilles vers New York par bateau à voile. Un nouveau modèle économique à la fois monastique et prophétique!

# UN MÉDIA BIEN BIAISÉ

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Il est plutôt étonnant qu'un média comme *Le Verbe* existe en 2023, vous ne trouvez pas? Le journalisme ne s'est jamais aussi mal porté, et on ne peut pas dire que l'Église catholique bat des records d'affluence par les temps qui courent. Pourtant nous voici, croissant, à la croisée de ces deux institutions en apparente décroissance.

Pour ceux qui viennent tout juste de nous découvrir, n'ayez crainte, notre projet éditorial est toujours moins prosélyte qu'un bénévole d'ONG, pétition à la main, au coin de Berri et Sainte-Catherine. Ce n'est rien de bien extraordinaire: essentiellement, nous faisons des rencontres et nous racontons des histoires.

## UN BIAIS

On peut dire qu'un média chrétien est biaisé.

Ce n'est pas faux.

Mais regardons cela d'un peu plus près. À l'origine, le mot «biais» désigne un certain point de vue sur une réalité, un angle d'approche pour examiner une situation. Par une déformation calquée de l'anglais, il est devenu, dans l'usage, un synonyme de «préjugé».

Ainsi, au Québec, un journaliste «biaisé» serait l'opposé d'un reporter objectif.

Parmi les millions d'évènements survenant chaque jour ici-bas, tous les médias font un tri. Ils sélectionnent ceux qui sont les plus susceptibles de nourrir leur auditoire... et, par conséquent, la colonne des revenus de leur budget. Si ces choix de nouvelles ou de reportages semblent basés sur des critères objectifs et mesurables, il ne s'agit pas pour autant d'une science exacte.

Pour nous, l'important n'est donc pas tant de ne pas être biaisé, mais d'être bien biaisé.

C'est pourquoi, au *Verbe*, nous tamisons une foule d'évènements et de sujets pour n'en retenir que quelques-uns: ceux qui témoignent d'une espérance à faire ressusciter un mort et ceux qui mettent en dialogue la foi catholique et la culture d'aujourd'hui.

En fin de compte, les journalistes et les médias honnêtes ne peuvent toujours présenter à leur auditoire qu'«un certain regard» sur le monde qui nous entoure.

## RACONTER DES RENCONTRES

Or, que nous fassions le portrait d'une femme de foi ne nous empêche pas d'évoquer les enjeux graves vécus par les détenues dans l'univers carcéral féminin (p. 18). Bien au contraire! Ainsi, par le *biais* de sœur Marguerite, nous avons entendu la soif immense des femmes incarcérées et nous avons vu s'incarner la parole du Christ: «J'étais en prison et vous êtes venus jusqu'à moi» (Mt 25,36).

De la même manière, par le *biais* d'un pédiatre bénévole soignant des familles sans papiers au sous-sol d'une paroisse, nous avons découvert la très grande vulnérabilité de ces familles. Et nous avons vu, encore une fois, l'Évangile prendre chair: «J'étais étranger et vous m'avez accueilli» (Mt 25,35).

Enfin, nous pourrions choisir de porter notre regard sur tout ce qu'il y a de «pas catholique» dans les romans de David Goudreault (p. 6) ou dans les essais de Jérémie McEwen (p. 14). Nous préférons largement y débusquer tout ce qu'il y a de beau, de grand et qui a le potentiel d'élever l'âme.

Par ce magazine, nous faisons le pari que c'est ce que vous préférez, vous aussi: que nous soyons bien biaisés. ■



Rédacteur en chef pour *Le Verbe* médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes.

## « DEEP FAKE X »

Fabrice Hadjadj

fabrice.hadjadj@le-verbe.com

**J**e voudrais m'excuser d'avoir dix enfants (avec une seule femme). Je suis tout à fait conscient que cette prolificité démontre une conception de la sexualité trop charnelle, pas assez spiritualiste, pas assez engagée pour la planète. D'ailleurs, quand je dis « conception », on voit bien dans mon cas que concevoir est quelque chose qui se passe moins dans la tête que dans les entrailles – indice supplémentaire de mon manque d'élévation... Pourtant, dans ma jeunesse, j'ai essayé de m'éloigner de la chair, de m'arracher à une génitalité de base pour investir les deux organes les plus nobles de l'homme : l'œil et la main. Je veux dire que j'ai sincèrement voulu m'appliquer à la pornographie.

Ce monde en quelque sorte purifié, où les corps sont réduits à leur image, où le plaisir devient un soulagement hygiénique, un rapport abstrait, qui se dégage des pesanteurs – pour ne pas dire de la violence – des relations homme-femme telles que les dénoncent les dernières avancées féministes, et qui ne réamorçait pas la bombe démographique telle que s'en inquiètent les écoresponsables, ce monde loin de toute animalité reproductrice et proche d'une facilité quasi angélique m'attirait, comme tout adolescent timide devant les filles – et boutonneux. La porte en était large ouverte, mais je n'ai pas réussi à y entrer. Aujourd'hui, je comprends qu'on puisse me jeter la pierre et, avec elle, des préservatifs, afin qu'au moins j'évite l'opprobre des lapins.

Mes fréquents insuccès avec les demoiselles (j'ai toujours été un dragueur lamentable) m'avaient pourtant fait rêver de devenir un acteur X. Très vite, je m'aperçus que cette profession exigeait une ascèse rigoureuse, plus rude que celle du moine occidental, et dont je ne trouve l'équivalent que chez les yogis de l'Orient extrême. Maintenir la turgescence suffisante au milieu d'un plateau technique (avec un chef opérateur qui ne cesse de prodiguer ses instructions), s'arc-bouter pour laisser passer la caméra, multiplier les prises

comme si c'était la première, en rester à des relations strictement professionnelles avec des collègues féminines que la déontologie oblige à exercer le coït, mais surtout pas à ouvrir leur cœur, non, tout cela réclamait des vertus, une fermeté au-dessus de mes forces. Et je ne parle pas de ma dépendance affective : ma mère n'aurait pas supporté de voir son fils quitter le monde – celui de la moralité ordinaire –, je me sentais incapable de lui infliger cette douleur.

Pour ma défense, toutefois, il faut remarquer que la pornographie évolue d'elle-même vers la disparition des acteurs. La société SimpsAI a développé une intelligence artificielle qui puise dans le stock des innombrables vidéos disponibles et les recompose à votre gré, selon la requête que vous avez tapée dans la cartouche du moteur de recherche (car il faut encore passer par le langage). La combinatoire est sans limites. L'écran vous génère des orgies avec n'importe qui : votre vedette préférée, votre évêque diocésain, feu la reine d'Angleterre, et même vous – ou moi. En outre, avec un casque 3D et différentes sortes de tubes connectés, l'expérience sera complètement immersive. Les analystes du secteur s'accordent pour dire que le futur appartient au *Deep fake X*, lequel ne se contentera pas de visualiser vos fantasmes, mais aussi, ne filmant plus d'étreintes physiques, de réconcilier les licencieux et les puritains.

Beaucoup, cependant, risquent comme moi de retomber dans le charnel. Le site Pornhub a récemment publié la liste des mots-clés qui ont défini les catégories les plus recherchées par ses utilisateurs en 2022. Or, croyez-le ou non, celui qui vient en première place, c'est « *reality* » (+ 169 %) avec « *real homemade* » (+ 310 % aux États-Unis). Si les utilisateurs recherchent ainsi une sexualité réelle et « faite maison », il est à craindre que, comme moi, ils ne finissent par suivre les enseignements de l'Église catholique. ■



Fabrice Hadjadj est philosophe et dramaturge. Il dirige l'Institut Philanthropos, à Fribourg, en Suisse.

# On n'est pas du monde



famille • écologie • sexe • patrimoine • éducation • ésotérisme  
immigration • théâtre • histoire • musique

## UN BALADO FOI ET CULTURE

Dimanche 19 h  YouTube



Spotify

Lundi 9 h



radio vm

Lundi 19 h Sel et Lumière

DAVID GOUDREULT

« Ma blessure  
originelle,  
c'est le manque  
de foi. »

**Émilie Théorêt**

emilie.theoret@le-verbe.com

**Photos: Ioana Bezman**

Sherbrooke. L'automne est doux. Les feuilles tapissent le décor. Dans un café du centre-ville, David Goudreault cherche la formule idéale. Regard allumé, sourire au coin des lèvres. Ses tâtonnements l'amuse. À l'issue d'une année consacrée à l'écriture d'un nouveau spectacle, l'écrivain, slameur et travailleur social, accorde au *Verbe* cet entretien.





**Le Verbe :** Lorsque nous t'avons approché, tu semblais enthousiaste à l'idée de nous accorder cette entrevue. Est-ce juste ?

**David Goudreault :** C'est particulièrement intéressant de faire une entrevue avec vous parce qu'on sort de l'actualité. On sort de la promotion du dernier livre ou du nouveau spectacle pour prendre un pas de recul, pour se questionner sur le sens et faire de la place à la spiritualité. Pour moi, la spiritualité est hyper importante depuis l'enfance. Elle prend une part aussi significative dans mon œuvre

et dans ma vie au quotidien. Et je crois que la spiritualité devient l'un des grands tabous de ce monde. Comme j'aime aller jouer dans les zones dangereuses et repousser les limites, spontanément, ça m'intéressait de m'exposer et de réfléchir en votre compagnie, de voir où l'on en est spirituellement dans le monde, de voir la place du religieux, la place de Dieu.

**Tu nous as proposé de nous rencontrer dans un boisé. Pourquoi ?**

Ma vie spirituelle est très concrète et s'incarne notamment dans des lieux qui sont chargés de sens. La forêt, pour moi, est un lieu de

spiritualité. Je crois beaucoup à l'idée que la prière et la méditation sont deux temps d'une même discussion. Dans la prière, je m'adresse à Dieu ou à une puissance supérieure à moi-même. Dans la méditation, je reçois des réponses dans la mesure où mon ouverture d'esprit me permet de les entendre ou de les voir, de les reconnaître. Une des meilleures façons de m'approcher de cela, c'est d'aller me connecter à la forêt, de me laisser submerger par plus grand que moi.

**Tu as évoqué des expériences spirituelles puissantes...**

Il y a des lieux comme la forêt... mais il y a aussi des lieux qui peuvent sembler assez froids, comme un centre communautaire ou un sous-sol d'église, où j'ai vécu mes plus grandes expériences spirituelles. Moi, je suis un alcoolique toxicomane chronique, mais j'ai eu la grâce d'être débarrassé de l'obsession de consommer parce que j'ai capitulé, dans une démarche spirituelle que je dois renouveler depuis 15 ans. J'ai vu des miracles ordinaires : des dépendants, des alcooliques qui arrêtent de consommer. Quand je dis que ma spiritualité est concrète, pour moi, c'est voir une fille qui, ayant perdu la garde de ses enfants, décide d'arrêter de se piquer à la cocaïne pour avoir, cinq ans plus tard, un travail, des enfants qui poussent droit et même une vie spirituelle riche... Moi, je vois Dieu là-dedans.

**Comment cette démarche pour te débarrasser des dépendances est-elle liée à la quête spirituelle ?**

J'ai tout essayé, mais la solution pour moi se trouvait dans la spiritualité et dans le soutien d'autres dépendants, dans une démarche d'introspection qui relève de la relation à soi, par la relation au monde, par la relation à Dieu.

Je crois que ma blessure originelle, qui m'a amené à me geler au quotidien pendant des années, c'est le manque de foi. J'ai besoin de croire, d'être rassuré, de voir qu'il y a un sens à l'existence. Quand j'étais très enfoncé dans la consommation, la vie n'avait vraiment plus aucun sens. Je me suis senti très démuni, très seul, en état de déréliction. Ça, c'est un mot hyper important qu'on utilise très peu : déréliction, la coupure spirituelle, d'un point de vue moral et spirituel. Le lien commun de toutes les dépendances, c'est l'isolement. Tu te retrouves coupé du monde, coupé de Dieu, coupé de toi-même.

C'est un drôle de parcours. Il y a des blessures d'enfance, un vide intérieur ou un manque de foi qui amènent à consommer pour combler le vide, et une fois que tu as détruit en toi ce qui restait de spirituel par la consommation, que tu es allé au fin fond du vide, tu meurs ou tu te reconstruis autrement.

**Pour toi, l'héritage catholique au Québec est-il plus qu'un patrimoine architectural ?**

On a une plus grande liberté aujourd'hui du point de vue de nos croyances, et ça, c'est bien. En revanche,

« On a viscéralement besoin les uns des autres. Pensez-y, même les moines sont moines en gang ! »

en voulant créer cette liberté, on a aussi condamné des lieux de spiritualité qui convenaient à bien des gens, qui créaient effectivement du sens, qui les reliaient, au sens premier du religieux. *Religare*, la racine étymologique de « religion », c'est *relier*. Que les gens soient reliés entre eux par des croyances et des rituels, ça nous manque, je crois. Je ne dis pas que tous ces rituels et ces croyances étaient adéquats. En revanche, on sent en ce moment un appétit pour la morale qui cache aussi peut-être une soif de spiritualité.

On a des confrontations intenses autour du sens des mots et de la définition même des individus. Peut-être que ce sont des débats qu'on doit avoir, mais qu'est-ce qu'il y a derrière ces besoins-là? Est-ce qu'on a le droit d'aller puiser aussi dans des traditions séculaires? Est-ce qu'on a le droit d'aller puiser dans des croyances qui ont construit notre société dans ce qu'elle a de beau, aussi? Oui, j'y crois.

**À une époque où chacun fixe sa propre norme morale et éthique, où il y a de moins en moins de repères communs, où te rattaches-tu? Où le don de toi-même, les liens humains et ce que j'appelle plus largement l'amour puisent-ils leur élan?**

On a viscéralement besoin les uns des autres. Pensez-y, même les moines sont moines en *gang*! Malgré ma méfiance, mon anxiété, ma foi chancelante, je sais que les liens que je crée donnent du sens à ma vie et augmentent la signification de ma présence au monde. Même si parfois c'est très difficile, je dois tendre vers les autres et je dois accueillir ceux qui veulent s'approcher de moi.

Pour moi, c'est d'abord ça, la spiritualité. Il y a des phrases qui transcendent le catholicisme ou la chrétienté. « Aimez-vous les uns les autres » (Jean 13,34) – c'est le grand défi et le grand salut à la fois. Ce n'est pas quelque chose de facile, mais c'est une lutte à mener pour vivre ensemble. En plus, on est de plus en plus nombreux sur Terre, soumis à des influences morales et spirituelles diverses. Donc, travaillons à trouver des points de jonction, à tisser des liens, à créer du tissu social, parce que c'est beaucoup plus facile de se déchirer que de se réparer.

**Au sujet de ta dernière année d'écriture, qu'est-ce qui te nourrit?**

En ce moment, ce qui me porte le plus haut et le plus loin, c'est le nouveau spectacle *En marge du texte*.

En plus de me permettre d'entrer en relation avec le monde dans les salles, il y a Geneviève Rioux qui fait mes premières parties. J'ai aussi réussi à m'associer à la fondation Evenko afin de financer l'achat d'instruments de musique neufs pour une école au centre-ville de Sherbrooke. Donc, j'ai hâte de présenter mes textes, de jouer du piano en public pour la première fois, mais j'ai aussi l'impression d'être en mission pour récolter de l'argent pour les enfants et faire découvrir une poète survivante et résiliente incroyable tout en faisant rayonner mon amour de la littérature. ■



➕ Pour découvrir les lieux et les dates de la tournée : [davidgoudreault.org](http://davidgoudreault.org)

Notre entretien avec **Geneviève Rioux**, écrivaine et survivante, sur notre site Web.



REPORTAGE

# LA CHARITÉ CONTAGIEUSE

Sarah-Christine Bourihane  
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com  
Photos : Jean Bernier

à la Clinique Compassion

## **Aucune enseigne ne marque l'existence de la clinique de pédiatrie communautaire. On sait qu'il faut entrer par la porte du presbytère de l'église Saint-Thomas-d'Aquin, à Québec, pour l'atteindre. Cette aura de discrétion n'est pas sans rappeler la souffrance invisible et silencieuse des immigrants en situation de précarité qui tombent entre les mailles de l'accès aux soins.**

Par un matin frisquet d'automne, une mère et ses deux enfants descendent d'un taxi. La maman tient contre elle un garçon de cinq mois fiévreux, bien emmitoufflé dans sa combinaison de ski. « *Vamos* », leur lance l'interprète.

« Descendez, c'est au sous-sol! » Une équipe de bénévoles les attend patiemment dans le salon. L'accueil a un visage humain, chaleureux. Pas de billets à prendre, de cartes à donner ou de numéro à fournir. Les patients sont reçus dans la gratuité.

« Ce que je trouve beau, c'est que tout le monde ici donne un peu de son temps bénévolement, parce qu'ils ont envie de redonner au prochain. Je ne viens pas travailler ici avec le stress d'être performante comme dans mon autre travail », confie d'emblée Raphaëlle Bérubé, travailleuse sociale, impliquée dans le projet depuis sa création en juin 2021.

### **COUVRIR LES ANGLES MORTS DU SYSTÈME**

Des cris, des pleurs, des rires. Ça grouille de vie dans le salon, alors que les enfants des bénévoles jouent avec les jeunes patients qui attendent de rencontrer Dre Marie-Camille Duquette. Avec sa petite sur les genoux, Marie-Louise Thiaw me parle de sa motivation à être bénévole pour la clinique.

« Ça a résonné en moi. Étant d'origine sénégalaise, je sais par quel processus les patients peuvent passer, pour l'avoir vécu moi-même. Quand j'ai eu mon premier garçon, il a fallu que je paie mon accouchement. L'assurance ne couvrait pas tout. J'ai payé jusqu'à ce que mon fils ait huit ans. J'avais une entente de paiement. La situation a changé depuis, mais en même temps, comme on dit, il y a des angles morts dans le système. »

Dre Duquette se présente avec une voix douce et un large sourire pour accueillir les premiers patients de la journée. Dans son bureau, au sous-sol, un mobilier médical a été fourni

gratuitement par la clinique de pédiatrie où elle travaille à temps partiel.

« Vous n'avez pas encore votre carte de la RAMQ, c'est bien ça? » demande-t-elle à une patiente.

Depuis septembre 2021, la loi admet aux régimes d'assurance maladie et médicaments les enfants mineurs présents au Québec plus de six mois par année. Néanmoins, les nouveaux arrivants n'y ont pas accès dans l'immédiat, et dans certains cas, il y a des délais de traitement.

« Parfois, la carte arrive vite, mais parfois, c'est plus long. On est là pour sécuriser les familles qui viennent d'arriver, le temps que ça se place. Il y a aussi des enfants qu'on continue à suivre, même s'ils ont leur carte, pour les stabiliser au point de vue médical et social. De façon exceptionnelle, on voit des enfants immigrants du quartier possédant la carte, mais qui n'ont pas de médecins et ont de grands besoins. Ils nous sont envoyés par les organismes ou par l'école. Mon premier patient m'est venu par mon ancienne équipe du Centre de pédiatrie sociale. Je me sens aussi choyée d'avoir l'appui de mes collègues médecins dans notre projet », m'explique Marie-Camille, stéthoscope au cou, aux côtés de Claire Angela Jolicœur, infirmière clinicienne.

### **AU-DELÀ DU MÉDICAL**

« C'est rassurant pour les familles de savoir qu'elles ne sont pas seules, qu'il y a des professionnels bénévoles à l'écoute. Ça enlève un stress à leur situation déjà compliquée », constate Claire.

Ce jour-là, on me parle d'une mère ivoirienne et de ses deux enfants que la clinique continue à soutenir. Contactée par la suite au téléphone, la maman m'explique combien l'équipe l'a aidée à traverser son « année noire ». Alors qu'elle vient de



Sur la photo, de gauche à droite : Marie-Louise Thiaw, Raphaëlle Bérubé, Marie-Camille Duquette, Claire Angela Jolicœur et Esther Nkili Mboui

subir des traitements pour un cancer dans son pays, elle connaît une récurrence à son arrivée au Canada. Son mari est étudiant. Les parents cherchent des ressources pour leur fils autiste alors que leurs économies baissent à vue d'œil, entre autres pour assumer les frais médicaux.

«L'épreuve qui nous a surpris ici, c'est l'accessibilité aux soins. En Côte d'Ivoire, un médecin va vous recevoir. Je ne pouvais pas imaginer que ce soit aussi pénible ici. La clinique des réfugiés m'a fait rencontrer la Clinique Compassion. On ne fait que leur dire merci.»

Les tâches des bénévoles de la clinique ne se cantonnent pas à la sphère médicale : «On offre surtout des soins de santé médicaux, mais on s'occupe aussi de la santé du milieu dans lequel l'enfant vit. Son développement et sa santé sont tributaires de ce qui se passe autour de lui. Quand on voit nos patients, on veut qu'ils se sentent en famille pour briser l'isolement que les nouveaux arrivants vivent à cause de la barrière de la langue. Une fois par mois, nous avons commencé à faire des cafés-famille pour que certains parents viennent stimuler leurs enfants, par exemple par l'apprentissage de nouveaux jeux», m'explique Marie-Camille.

## LE DON APPELLE LE DON

Pendant que les bénévoles trient un don de vêtements dans la salle d'attente, la docteure Duquette interroge ses patients pour évaluer leurs besoins.

«Avez-vous des livres pour votre enfant ?

— J'en ai deux.

— OK, on va vous en donner quelques-uns. Êtes-vous correcte pour la nourriture ?

— Non, je ne suis pas correcte.»

Chaque besoin constaté par la pédiatre appelle un don... et des donateurs qui se manifestent au moment venu, dans le vent de la «providence d'un Dieu bon», comme le rappellent les membres de l'équipe.

«Ce que je trouve beau, c'est que la charité est contagieuse. L'œuvre amène d'autres personnes à donner du temps. Je pense à cette paroissienne qui cuisine pour les patients de la sauce à spaghetti. Parfois, ce sont aussi des spécialistes qui acceptent de prendre gratuitement les patients que je leur envoie. Je pense à une petite fille qui n'avait pas de carte, en situation de précarité et qui avait un problème à un œil. Une ophtalmologiste a accepté



## LA CHARITÉ : UNE PRIÈRE EN ACTION

« On ne fait pas de grandes choses, mais seulement des petites avec un immense amour. » Ces mots de mère Teresa ont toujours inspiré Marie-Camille dans sa pratique. Auparavant cheffe de la direction et cofondatrice du Centre de pédiatrie sociale de Québec, la docteure a senti qu'elle devait partir pour une autre mission.

« Je sentais que Dieu m'appelait à avoir un rôle plus petit pour être plus proche des personnes. Je voulais une équipe pour prier avec moi pour les patients. La clinique n'est ouverte qu'une demi-journée par semaine sur rendez-vous; c'est seulement une trentaine de patients par année. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a, mais au moins ces patients-là ont été vus », pense Marie-Camille.

Avant chaque rencontre, l'équipe se réunit dans la chapelle pour confier personnellement chacun des patients à Dieu. Ensuite, elle se prête à un temps de louange pour lui rendre grâce pour ses bienfaits. En respectant les croyances des patients, sans rien imposer, elles veulent surtout dire Dieu, sans le nommer, par leurs actes.

« Prier pour ces personnes avant que ça commence, pour nous, c'est une façon de les aimer déjà. On les accueille dans une présence chrétienne. En fait, c'est le Christ qui les accueille », reconnaît Marie-Louise, qui dit recevoir autant qu'elle donne. « Quand les gens arrivent ici, c'est qu'ils ont quitté quelque chose de plus difficile. Il y a déjà cette résilience avec laquelle ils arrivent. Ils veulent vivre. Ça nous évangélise. Il y a des gens qui ont beaucoup de foi. »

de la prendre sans facturer des frais. Je vois la bonté circuler », se réjouit la pédiatre.

Raphaëlle, membre de l'équipe, tâche de tisser des liens entre les réseaux pour soutenir les familles dans plusieurs aspects de leur vie. Les organismes du milieu se dirigent des personnes les uns les autres, se rendent des services. « J'essaie d'encourager nos patients à fréquenter des milieux comme les maisons de la famille, de faire des activités où il y a de la stimulation, comme inscrire des mamans aux activités de la bibliothèque municipale. Donner le numéro de téléphone ne suffit pas toujours. »

Le curé de la paroisse est heureux de voir son presbytère se transformer en lieu d'accueil pour les enfants dans le besoin. « C'est réjouissant de pouvoir se mettre au service des pauvres très concrètement. C'est bien que le Christ, qui est un bon médecin, ait des serviteurs qui le représentent dans ce milieu-là. C'est un service beau et assez caché pour l'instant, humble, appelé à se développer », affirme le père Benoît Guédas, qui prête les locaux gratuitement tout en permettant que le projet relève administrativement de la paroisse.

Si Dieu a un visage, on peut certainement en voir un reflet dans chacune des bénévoles dévouées de la Clinique Compassion, comme chez les enfants à qui elles se consacrent. ■



Jérémie McEwen

# Le mécréant sympathique

**Antoine Malenfant**

antoine.malenfant@le-verbe.com

**Ce n'est pas tous les jours qu'un essai sur la foi se retrouve dans les coups de cœur des libraires québécois... à un point tel qu'il a dû être réimprimé à peine quelques semaines après sa sortie. Jérémie McEwen, prof de philo au Collège Montmorency, se doutait bien qu'il touchait quelque chose en publiant *Je ne sais pas croire* (XYZ, 2023) l'été dernier. Mais il n'aurait jamais pu appréhender des échos aussi favorables. *LeVerbe* a parcouru la 20 d'est en ouest pour rencontrer l'auteur et creuser encore un peu avec lui la question de la foi.**

Tous les clichés sont présents dans le scénario de notre rencontre. En pleine « Journée mondiale sans voiture », le catho de Québec brule un demi-réservoir d'essence en traversant d'abord le « deuxième lien », puis toute la 20 pour arriver sur un Plateau-Mont-Royal rempli de cyclistes. Le philosophe hipster arrive justement sur deux roues, avec style; j'oserais même dire avec une certaine grâce.

« La grâce ne vient peut-être pas directement de nous, écrit-il dans son dernier essai, mais il faut que la machine soit prête à l'accueillir quand elle se pointe. »

Il se pointe, l'inclassable penseur. Après un essai sur la philosophie du hip-hop et un recueil de poésie, entre autres, il se commet d'une manière particulièrement intime avec *Je ne sais pas croire*.

Pas vraiment athée ni tout à fait agnostique, Jérémie McEwen se dit croyant tout en rejetant dogmes et institutions. Né d'un père artiste athée et d'une mère plutôt pieuse, le fruit semble être tombé pile entre les deux arbres.

« C'est un livre sur la croyance, oui, mais je le vois beaucoup comme un livre sur ma mère. Je lisais saint Augustin quand

j'étais plus jeune et je me reconnaissais là-dedans: sa mère, sainte Monique, qui désespérait en voyant la spiritualité de son fils. »

L'essai de McEwen n'est pas un acte de foi, c'est un appel à décomplexer la foi, à sortir du matérialisme mur à mur.

« Il est temps qu'on en parle [de spiritualité]. Tout le monde ensemble au Québec. Allons-y dans cette zone-là, c'est correct. On a le droit d'avoir des expériences spirituelles, des fois. L'empreinte du *Refus global* et de la Révolution tranquille est tellement profonde chez bien des gens... D'accord, il y avait une institution qui prenait trop de place dans les années 1940. Mais est-ce qu'on peut en revenir maintenant? »

## La vérité, mordicus

Il embrasse tout: « C'est bien important pour moi qu'on ne s'enferme pas dans des silos, de ne pas rester seulement avec des gens qui pensent comme nous. » Il s'ouvre à tout: « Je continue à chercher, mais ce n'est pas parce que

je m'ouvre à tout que je m'identifie à tout.»

Mais son «ouverture d'esprit» n'a rien d'une fracture du crâne, comme dirait l'humoriste Pierre Desproges. Dans un chapitre sur le relativisme, le philosophe cadre ses tirs et cite le pape Benoît XVI. Cette seule référence insolite valait notre détour par la métropole. Il s'explique.

«L'idée que tout se vaut, je ne l'accepterai jamais. Comme j'ai étudié en philo, le mot *vérité* avec le mot *la* devant, je ne suis pas prêt à le sacrifier. J'y tiens. Autrement, c'est le grand règne du n'importe quoi. [Si tout se vaut,] je n'ai pas d'intérêt à te parler à toi, je n'ai pas d'intérêt à parler à personne.»

Le relativisme nous fait baigner dans une espèce d'indifférence déguisée en respect?

«Quand je demande à mes étudiants quelle est leur valeur de base, ils répondent toujours "le respect". L'angle que j'ai fini par prendre pour en discuter avec eux, c'est une chanson de Lauryn Hill, qui est très croyante par ailleurs, où elle dit : "*Respect is just a minimum.*" C'est bien beau que ton homme te respecte, mais ça ne peut pas être la base d'une relation. Ce chapitre est parti d'idées comme celle-là. Prenons le thème du wokisme. Moi, j'essayais de me situer dans tout ce débat-là. Mais malgré le fait que j'ai plus travaillé de ce côté-là, le camp woke me déplaisait de plus en plus. Ils tombent dans un certain relativisme, et des fois, ça m'énerve un peu. "J'ai ma vérité, tu as ta vérité", c'est tellement un leitmotiv du milieu woke.»

## Se servir ou aimer

Si l'essayiste semi-mécréant me parle aisément de l'antirelativisme de Benoît XVI, et s'il cite Jean-Paul II sans gêne dans ce livre-ovni, le pape François ne fait pas partie de ses références. Étonnant, quand même, quand on sait à quel point l'actuel pontife aborde sans

cesse des thèmes chers à notre génération : les flux migratoires, les changements climatiques.

Pourtant, sans le savoir, McEwen paraphrase François dans les pages où il écrit que «c'est en travaillant mon lien aux choses et aux autres que mon lien à Dieu devient plus clair». Difficile de ne pas penser au célèbre «Tout est lié» de l'encyclique *Laudato si'*.

Pour le pape, notre rapport aux choses est détraqué par notre vide spirituel : tant qu'on n'abordera pas sérieusement la crise spirituelle de notre époque, on aura beau gesticuler avec des sommets et des conférences sur le climat, on va continuer à surconsommer comme des malades, en essayant tant bien que mal de nous remplir.

«Certainement ! Je suis d'accord avec l'idée qu'un rapport spirituel au monde aide à le protéger. Si tu penses que ce que tu as devant toi est sacré, tu vas y faire attention.»

## Sonorités nourrissantes

Notre rencontre arrive dans sa dernière ligne droite. Pas question pour moi de laisser filer le spécialiste du hip-hop sans lui demander ce qu'il a pensé du fameux album bleu de Kanye West (*Jesus Is King*, 2019), sorti quelque temps avant que le rappeur dérape.

«C'est drôle que tu me parles de ça, je l'ai justement réécouté hier ! Quand il est sorti, beaucoup de monde se demandait qu'est-ce qui se passait avec Kanye ! Aujourd'hui, je suis d'accord : il est rendu antisémite, etc. Mais à l'époque, je me disais qu'il y avait quelque chose de beau [dans cet album plus spirituel]. Il redevenait complètement lui-même. Son premier *hit*, en 2004, c'était *Jesus walks* quand même ! Les envolées gospels sont nourrissantes pour l'âme. Il y a une chanson vers la fin de cet album ("Use this Gospel") sur laquelle il invite Clipse, un duo de rappeurs vraiment *gangster hardcore*. Le fait que ces deux gars-là commencent à rapper à propos

de l'absolu... Pour moi, c'est un chef-d'œuvre, cette pièce-là. Kanye West t'invite sur son album qui parle de Jésus, tu ne dis pas non, même si t'es un rappeur *hardcore*, tu y vas ! (Rires !) Il faut choisir ses moments quand on écoute ça, mais pour moi, c'est un grand disque.»

D'autres artistes contemporains ont réussi à marier la spiritualité et la musique d'une aussi belle manière, selon toi ?

«Il y a une pièce du jazzman Charles Mingus qui s'appelle *Wednesday Night Prayer Meeting*. C'est vraiment une espèce d'incantation, tu sens l'envoûtement spirituel. C'est un jazzman. Ce n'est pas de la musique religieuse à proprement parler, mais il y a ça en lui. Je pense aussi à Buffy Sainte-Marie, une chanteuse canadienne autochtone, qui a une chanson qui s'appelle *Up Where We Belong*, une chanson sur l'élévation spirituelle à travers l'amour. J'écoute ça et j'ai les larmes aux yeux.»

\*

Je suis arrivé ici en lui disant frontalement que j'avais aimé et détesté son livre. Quand il parle de mon Église comme d'une «boîte pédophile crapuleuse», c'est un peu facile, pour le dire poliment ; mais quand il bâille en écoutant une homélie ronronnante, je le rejoins complètement. Enfin, si l'on peut qualifier Jérémie McEwen de croyant «pas comme il faut», il y a une chose en laquelle il croit bien fermement : la haute valeur d'une rencontre authentique.

«Ça me plaît. C'est pas une entrevue comme d'habitude. C'est plus chargé, spirituellement. J'aime ça.»

Nous aussi. Beaucoup. ■

# LA DERNIÈRE HEURE

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Un soir comme tant d'autres, je retrouve une amie à la «grotte de la Vierge» creusée dans le coteau Sainte-Geneviève, en basse-ville de Québec. Érigé par les paroissiens il y a plus de cent ans, ce lieu de spiritualité fait toujours le bonheur des citoyens. Avec mon petit groupe, nous avons pris l'habitude de nous y réunir pour les enterrements de vie de jeune fille.

En ce début d'automne, les circonstances sont différentes. Notre regard se pose naturellement sur le monument qui représente l'agonie du Christ. C'est à ses pieds que nous nous recueillons à la mémoire d'un proche dont nous soulignons le premier anniversaire de décès.

De l'après-vie, on ne sait pas grand-chose, et des paroles mièvres, j'en ai soupé. J'évoque, à tâtons, un passage de l'Évangile: «Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures.» J'ose croire que le défunt est quelque part où il est bien.

## SOUFFRIR AVEC

La détresse de voir un parent dépérir m'est familière. On se sent impuissant, inutile, parfois encombrant. L'agonie, comme la naissance, est une expérience troublante. Le souvenir de ce qu'on appelle les rôles du mourant m'habite encore. Le personnel soignant est formé pour soulager ces symptômes. Mais si la médecine moderne arrive à traiter la douleur, elle n'a pas de remède pour la souffrance, qui est toujours intime et éminemment personnelle.

Cette attente patiente de la mort passe aujourd'hui pour de l'acharnement. À quoi bon continuer? Pour plusieurs, s'il n'y a rien à faire pour arrêter la marche des choses, aussi bien l'accélérer pour que cela cesse enfin.

Ce n'est pas une surprise si les *prestations de compassion* offertes par le gouvernement fédéral restent méconnues. Grâce à cette mesure, dont nous devrions être fiers, on peut recevoir l'équivalent de l'assurance chômage pour accompagner un proche en fin de vie. C'est une aide essentielle pour qu'on puisse mourir, réellement, dans la dignité.

## ÉDUCER À LA MORT

Assister à la mort d'autrui nous ramène nécessairement à notre propre fin. Ça prend un certain courage pour franchir les portes d'une unité de soins palliatifs, même comme visiteur.

Alors qu'on fait grand bruit autour du retour de l'éducation sexuelle en classe, la mort s'impose comme le nouveau tabou. La Semaine de la mort, que j'organise en novembre au collège où je travaille, suscite toujours beaucoup de questions. On s'inquiète que le sujet ne soit pas approprié pour les élèves d'une école secondaire.

Ils ne sont pourtant pas dupes, ces adolescents. Ils savent bien que la mort rôde. Ce qui les inquiète, c'est plutôt notre obstination à faire comme si elle n'existait pas.

À l'heure actuelle, les seules images de la mort acceptées publiquement sont celles de la mort sur demande. La mort propre, perçue comme un soin, qui arrive quand on veut, comme on veut.

La mort comme au cinéma.

Peut-être qu'un jour le Christ agonisant, du simple fait qu'il est souffrant, sera jugé obsène et retiré du parc où il veille. ■



**Valérie Laflamme-Caron** est formée en anthropologie et en théologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle aime traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain avec un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.

# LA PLUS BELLE FEMME DE LA PRISON

Soeur Marguerite Rivard,  
l'oreille tendue aux détenues de la prison Leclerc

**Myriam Lefebvre**

myriam.lefebvre@le-verbe.com

**Après avoir été religieuse cloîtrée chez les clarisses pendant 36 ans, sœur Marguerite Rivard s'est donné comme mission d'œuvrer auprès des femmes détenues. Aujourd'hui vierge consacrée franciscaine, elle accompagne depuis 30 ans ces femmes judiciairisées et se fait leur porte-parole dans les médias pour dénoncer les conditions difficiles qui règnent derrière les barreaux.**

«Je suis critique envers le système carcéral pour les femmes.» C'est ainsi que sœur Marguerite commence notre entretien. Je suis assise dans son petit appartement d'une pièce où deux chaises berçantes se font face.

Elle poursuit d'une voix douce: «Tout a été conçu pour des hommes à la prison Leclerc. Et là, le gouvernement a décidé d'y mettre des femmes. Et

quand elles ont déménagé de la Maison Tanguay au Leclerc, rien n'a été adapté aux femmes. Énormément de personnes ont réagi, mais le gouvernement a fait la sourde oreille.»

L'Établissement de détention Leclerc à Laval (EDLL) était un pénitencier fédéral à sécurité maximale pour hommes qui purgeaient des peines de longue durée. Le gouvernement fédéral a fermé la prison



en 2012, jugeant le bâtiment vétuste. En 2016, le Service correctionnel du Québec y transférait les femmes de l'Établissement de détention Maison Tanguay purgeant des peines de courte durée (moins de deux ans). Cette situation ne devait être que temporaire. À l'instar de sœur Marguerite, plusieurs personnes et organisations ont décrié les conditions de vétusté et d'insalubrité du bâtiment de l'EDLL, l'atmosphère de mépris envers les femmes de la part du personnel, le manque d'accès à des soins de santé adéquats ainsi qu'à des programmes de réadaptation.

En juin 2018, un comité de travail en partenariat avec la **Société Elizabeth Fry du Québec** a produit un rapport proposant un modèle innovateur afin de mieux répondre aux besoins de la clientèle carcérale féminine.

Cinq ans plus tard, sœur Marguerite déplore qu'aucune action tangible n'ait été prise dans le sens des propositions du rapport pour améliorer les conditions de détention des femmes à l'EDLL. Mis à part la promesse de construction d'une nouvelle prison pour femmes prévue pour 2030, rien n'a bougé. Sœur Marguerite est consternée de cette attente interminable.

**La Société Elizabeth Fry du Québec** est un organisme communautaire engagé auprès des femmes judiciairisées. Pour lire leur rapport sur la condition des femmes incarcérées: [www.elizabethfry.qc.ca](http://www.elizabethfry.qc.ca)

## ÉCOUTER, SANS JUGEMENT

Elle me raconte que c'est au monastère que l'appel a germé en elle. Un jour, à la bibliothèque des clarisses de Valleyfield, dans le cadre de la semaine des prisonniers, un feuillet annonçant un projet alternatif à la prison attire son attention. Elle y lit quelques propositions d'actions à poser, dont la correspondance avec les détenus. Elle est donc mise en lien avec l'aumônier de l'Établissement de détention Maison Tanguay et entreprend une correspondance avec des femmes détenues. Plus tard, lorsqu'elle se présente comme bénévole pastorale, on la charge de rencontrer des femmes. «M'assoier et les écouter, moi, je ne demandais pas mieux.»

« J'étais en prison et vous êtes venus me voir. »

(Mt 25,36)

L'appel grandissant à s'engager auprès des détenues a conduit sœur Marguerite à quitter sa communauté en 1990. Aujourd'hui encore, bien qu'avec une santé plus fragile, sœur Marguerite continue son œuvre en faisant du bénévolat une journée par semaine à l'EDLL. Lorsqu'elle le peut, elle vient également assister à la messe avec les femmes. Elle fait tout en son pouvoir pour rencontrer chacune des femmes qui en fait la demande, malgré les contraintes d'horaire existantes. Ce que sœur Marguerite leur offre, c'est du temps, de l'écoute. Et elles se livrent sans masque, sans retenue.

L'abbé Maurice Rainville, aumônier à l'EDLL, la connaît depuis plus de 15 ans. «Je remarque qu'elle a cultivé dans sa vie l'humilité et la douceur. Ce sont les deux seules qualités que Jésus s'est données à lui-même.»

Il poursuit: «J'ai été témoin de l'admiration des femmes pour sœur Marguerite et comment elles parlent d'elle en bien. Elles ne se sentent pas jugées. Elles sont en paix avec elle. Pour sœur Marguerite, la personne est première. Ce n'est pas ce qu'elle a fait ou ce qui l'a brisée qui importe, mais c'est la personne elle-même dans tout ce qui peut se révéler pour elle, pour un avenir heureux. Son message c'est: "Ne reste pas par terre. Tu peux

te relever avec Dieu. C'est ce qu'il souhaite pour toi.» »

Sœur Marguerite a confiance en la résilience de ces femmes: «Ce sont toutes des femmes qui rebondissent, pour peu qu'elles aient de l'aide. Elles ne demandent qu'à s'en sortir. Je n'ai jamais connu de femmes enfoncées dans le crime. Mais du côté des femmes, ce qu'on peut retrouver, c'est la dépendance affective. Parfois, certaines prennent la charge du conjoint pour lui éviter la prison.»

## SE REDONNER LA VIE

La majorité des femmes incarcérées proviennent de milieux défavorisés. Toujours selon la Société Elizabeth Fry, près de 80 % d'entre elles ont été victimes de violence sexuelle ou physique dans l'enfance ou encore de violence conjugale. Sœur Marguerite, en partenariat avec la Société Elizabeth Fry, a conçu une démarche pour que ces femmes apprennent à s'aimer et s'affranchissent de la dépendance affective.

«Apprendre à s'aimer, c'est la base de tout. C'est ça qui nous met en marche pour faire des changements dans notre propre vie.»

Cette démarche très concrète invite les femmes à répondre à leurs besoins de base sur le plan de l'alimentation, du sommeil et des soins corporels. En s'accordant une attention bienveillante dans ces trois domaines de vie, comme une mère le fait pour son enfant, la personne accompagnée peut ainsi reprendre le contrôle de sa vie et retrouver l'estime d'elle-même si souvent déficiente, croit sœur Marguerite.

En plus de sa présence attentive, sœur Marguerite tente d'orienter les femmes vers les ressources existantes. La Maison Thérèse-Casgrain en est une excellente. Mais elle déplore que les femmes doivent avoir des peines de plus de six mois pour pouvoir bénéficier de cette maison de transition et des services de réinsertion sociale. «Quand elles vont en maison de transition, elles ont la chance d'être accompagnées avec un suivi. Mais quand elles ne passent pas par là, elles peuvent se retrouver seules.»

Bien souvent, les femmes quittent le milieu carcéral sans avoir reçu d'aide, faute de places, de services ou à cause d'un trop court séjour. «Ce n'est pas parce qu'elles ne sont pas là longtemps qu'elles n'ont pas de besoins», rappelle sœur Marguerite.

## **TRANSFORMER L'ATMOSPHÈRE DES PRISONS**

Elle nous invite, comme société, à réfléchir à l'impact que peuvent avoir sur ces femmes certaines condamnations et l'ouverture d'un casier judiciaire. « Les choses que ces femmes ont faites sont souvent minimales, et les conséquences de l'incarcération sur leur vie sont tellement énormes par rapport au mal qu'elles ont pu faire dans la société. »

La prostitution, le vol à l'étalage (souvent de la nourriture) et le non-respect des conditions sont les infractions les plus souvent commises par ces femmes.

« La façon dont est conçue la société a quelque chose à voir avec les gens qui se retrouvent en prison. La société est conçue pour les gens qui ont des moyens : la classe moyenne et la classe riche. Mais ce n'est pas conçu pour les gens pauvres qui vivent dans la misère. Plusieurs volent de la nourriture et se retrouvent en prison. Ils devraient avoir accès à de la nourriture. C'est une nécessité. On tape sur les gens qui sont déjà à terre. »

La bataille de sœur Marguerite, c'est l'amélioration des conditions de vie des femmes incarcérées. Elle souhaite qu'il y ait un réel engagement de l'institution par rapport à la réinsertion. « Même si c'est annoncé en gros, il n'y a rien qui se fait dans ce sens-là. Le personnel n'a pas le souci de ça. Toutes celles qui ont moins de six mois d'incarcération n'ont aucune aide. Bien souvent, elles doivent retourner dans le milieu toxique d'où elles viennent. »

Son plus grand souhait, c'est que les détenues puissent bénéficier du respect auquel tout être humain a droit. Dans ce domaine, il y a encore beaucoup à faire. « Dans une prison, s'il y avait du respect, ça ne serait déjà plus une prison. »

## **LA FOI DERRIÈRE LES BARREAUX**

La moitié des femmes incarcérées ont des enjeux de santé mentale. Elles n'ont pas de suivis psychologiques et peinent parfois à obtenir l'accès à la médication que leur état de santé nécessite.

La pastorale, l'accompagnement individuel de sœur Marguerite ainsi que quelques activités et

programmes proposés par la Société Elizabeth Fry constituent parfois les seuls baumes dans la vie de ces femmes détenues.

Et la foi est un pilier pour plusieurs d'entre elles.

« En prison, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui a dit qu'il n'avait pas la foi. Dans leurs expériences de vie, les femmes ont souvent expérimenté la présence de Dieu. Plusieurs me disent : "Si Dieu n'était pas là, je serais morte." »

C'est dans les petites choses que sœur Marguerite tente d'apporter le réconfort. Comme les cartes et le papier à lettres qu'elle fournit aux femmes afin qu'elles puissent écrire à leurs proches.

Lauréate du prix Renault-Tremblay décerné en 2016 par l'Association des services de réhabilitation sociale du Québec (ASRSQ) pour le caractère exceptionnel de son engagement social et citoyen envers les femmes judiciairisées, sœur Marguerite se soucie aujourd'hui encore d'être à la hauteur de sa mission auprès des femmes. « Je veux vraiment me rendre disponible intérieurement pour écouter. Si je suis trop prise par des choses personnelles, je suis moins disponible pour écouter des choses parfois difficiles. »

Il arrive à sœur Marguerite de se sentir impuissante devant ces histoires de souffrance. Mais pour elle, rien ne sert de rester sur ce sentiment d'impuissance. Sinon, elle n'a plus le dynamisme nécessaire pour réagir. « Un petit geste, si petit soit-il, fait qu'on ne se sent pas impuissante. »

Sœur Marguerite fait partie de ces femmes d'exception dont l'œuvre rend véritablement le monde meilleur. Et même si « rien n'a bougé » de la part des institutions depuis qu'elle a embrassé cette lutte pour un système carcéral qui respecte le droit à la dignité des femmes, sœur Marguerite poursuit sa mission, une femme à la fois.

\*

Avant de la quitter, j'ai envie de connaître son secret pour garder la paix du cœur en étant si près de la souffrance et de la misère.

« C'est parce que je ne fais pas ça toute seule. Si je faisais ça toute seule, je serais dépassée depuis longtemps. Je porte ça dans ma prière et je remets ça entre les mains de Dieu. » ■

## ÉPILOGUE

### LES COULISSES DU VERBE



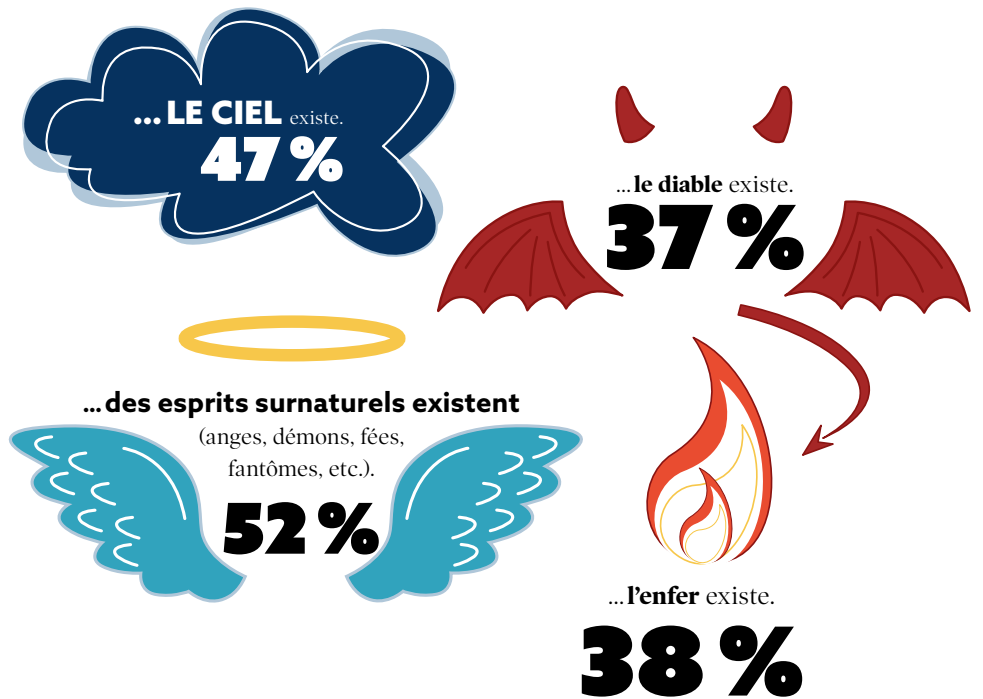
Chaque vendredi, l'équipe du magazine *Le Verbe* se retrouve en studio pour proposer un point de vue différent de celui des grands médias sur l'actualité politique, religieuse et culturelle de la semaine. Animée par Simon Lessard, cette nouvelle émission vous aidera à aiguïser votre sens critique en prenant un peu de hauteur, de largeur et de profondeur sur les enjeux qui animent notre société contemporaine.



Suivez *Les Verbomoteurs* sur Radio VM, Radio Galilée et YouTube.

### DES CHIFFRES ET DES MOTS

## LES CANADIENS CROIENT QUE...



### LA RÉDAC RECOMMANDE



Madame Davis est l'intelligence artificielle la plus puissante au monde. Elle prétend avoir mis fin au chômage et aux guerres, mais surtout, avoir réussi à donner un sens à la vie de chaque personne sur terre. Simone, elle, est une bonne sœur catholique convaincue que cette IA est plus diabolique que divine. Elle se consacre à la mission

de la détruire pour sauver l'humanité de l'esclavage de cet algorithme, dans un combat aux proportions épiques, bibliques et numériques. De quel côté serez-vous? Une série hors normes pleine de rebondissements, d'humour décalé et de réflexions sur le choc entre foi, technologie et libre arbitre.

+ *Mrs. Davis*, 2023, 8 épisodes, disponible au Canada sur [crave.ca](https://crave.ca)

GÂTEZ UN PROCHE  
SANS VOUS RUINER !  
OFFREZ UN ABONNEMENT  
GRATUIT AU *VERBE*



**Un abonnement gratuit au Verbe**

De la part de: ..... Pour: .....

De la part de: ..... Pour: .....

Aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur.

**Luc 2,11**

De la part de: ..... Pour: .....

De la part de: ..... Pour: .....

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes, qu'Il aime.

**Luc 2,14**

De la part de: ..... Pour: .....

**LeVerbe**  
médiâs

1215, av. du Chanoine-Morel, Québec (Québec) G1S 4B1  
Tél.: 418 908-3438 | info@le-verbe.com | www.le-verbe.com

**Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.**

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de son auditoire. Nous remettons automatiquement un reçu de charité pour tout don de 50 \$ et plus ou sur demande pour tout autre montant. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 24 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

**CONSEIL DE RÉDACTION**  
Ariane Beauféray,  
Noémie Brassard,  
Maxime Huot-Couture.

**DIRECTRICE GÉNÉRALE**  
Sophie Bouchard

**DIRECTEUR DES CONTENUS**  
Antoine Malenfant

**RÉDACTION**  
Brigitte Bédard,  
Jessye Blouin,  
Benjamin Boivin,  
Sarah-Christine Bourihane,

James Langlois, Simon Lessard  
et Anne-Marie Rodrigue

**DIRECTRICE ARTISTIQUE**  
Judith Renaud

**GRAPHISTE**  
Émilie Dubern

**RÉVISEURS**  
Robert Charbonneau  
et Florence Malenfant

**COMMUNICATION  
ET MARKETING**  
Louis-Joseph Gagnon  
Frédérique Bérubé

**ABONNEMENTS  
ET SECRÉTARIAT**  
Magdalie Nadeau

Les illustrations des pages 3, 4  
et 17 sont de Marie-Hélène  
Bochud.

Photo de couverture:  
Ioana Bezman

Le Verbe est imprimé  
chez Imprimerie HNL  
et est distribué par À l'Affiche  
2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal,  
imprimé au Canada.

Dépôts légaux:  
Bibliothèque et Archives Canada;  
Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec.  
ISSN 2371-4670 (imprimé)  
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Ce magazine utilise  
la nouvelle orthographe.



Postes-publications N° 40063100

★ JOYEUX NOËL ! ★

**LeVerbe**  
médiás